

fragments relatifs à Hélène est très intéressante – même s’il semble parfois aller un peu trop loin, notamment dans son désir d’interpréter par exemple la blondeur d’Hélène comme signe d’intertextualité entre Sappho (fr. 23, 5 *Voight*) d’une part et Stésichore (*PMGF* S 103) et Ibycos (*PMGF* S 151, 5) de l’autre. L’avant-dernier chapitre (p. 43-77), le plus long, traite de Stésichore et d’Hélène dans la *Palinodie* et plus particulièrement du lien que les trois déesses Athéna, Déméter et Isis entretiennent avec la cécité, qu’elles la provoquent ou la guérissent. Ici également se trouvent quelques lectures intertextuelles hasardeuses, en ce qu’elles sont fondées sur des indices trop maigres. Le portrait positif que ce poème trace d’Hélène invite à supposer sa présentation devant un auditoire qui l’honorait comme une déesse, en d’autres termes à Sparte. Dans la conclusion (p. 79-85), l’auteur revient sur l’aspect tant panhellénique que local de la poésie de Stésichore ; la composante locale pose la question de savoir si et à quel point le poète est intervenu dans le récit fondateur du culte. L’annexe (p. 89-140) réunit des textes tirés de légendes mariales orthodoxes, de sagas islandaises et de vies de saints, dans lesquels apparaît le motif de la cécité et de sa guérison de manière similaire à la *Palinodie*. L’auteur présente ces textes de façon très instructive et en cite de larges parties ; toutefois, ses tentatives d’établir l’influence que les uns ont pu exercer sur les autres par-dessus les frontières culturelles peuvent une fois de plus sembler abusives. Le livre se clôt sur une bibliographie (p. 141-166) et sur trois index (p. 167-180), le premier listant les noms et les notions générales, le deuxième les références et le troisième les illustrations. Malgré les quelques réserves émises, toutes dues au désir de l’auteur de relier le texte de Stésichore à d’autres textes, on ne peut que recommander la lecture de ce livre : l’analyse détaillée des fragments de Stésichore et l’annexe riche et originale n’en sont de loin pas les seuls mérites.

Antje KOLDE

Laetitia REIBAUD, *Xénophane de Colophon. Œuvre poétique*. Éditée, traduite et commentée par L.R. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13,5 x 21 cm, LXXIX-112 p. (FRAGMENTS). Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-74214-4.

Cet ouvrage contient les quelque cent vingt-cinq vers qui nous ont été transmis sous le nom de Xénophane de Colophon, ainsi que plusieurs vers incomplets et quelques termes isolés. Dans l’introduction, Laetitia Reibaud nous présente l’état des connaissances actuelles sur ce poète, dont la vie nous est très mal connue. L. Reibaud aborde notamment le problème des voyages effectués ainsi que la question de la longévité de Xénophane, qui est déterminante pour l’étude de ses rapports avec les autres philosophes de son temps. La plupart des fragments sont répartis en trois sections, selon l’œuvre à laquelle ils sont rattachés : les *Élégies*, en distiques élégiaques, les *Silles*, pièces satiriques en hexamètres dactyliques, et le poème *Sur la nature*, également en hexamètres dactyliques mais qui se distingue des *Silles* par son contenu : c’est essentiellement dans cette dernière œuvre que figurent les assertions les plus représentatives de la théologie de Xénophane, à savoir ses critiques de la conception anthropomorphique que les Grecs avaient de leurs dieux, aussi bien sur le plan physique que sur le plan moral. Cependant, comme le rappelle l’auteur, la métrique seule ne permet pas d’attribuer avec certitude un fragment aux *Silles* plutôt

qu'au poème *Sur la nature*, dont l'existence même est « objet de discussions » (p. XIX). À la suite d'auteurs comme Werner Jaeger (*The Theology of the Early Greek Philosophers*, Oxford, 1948, p. 43-44) et Adolf Lumpe (*Die Philosophie des Xenophanes von Kolophon*, Munich, 1952, p. 26-28), Laetitia Reibaud met en garde le lecteur contre les réinterprétations tardives des textes du philosophe de Colophon, notamment celle de Clément d'Alexandrie, qui voyait en Xénophane un précurseur de ses propres idées, c'est-à-dire du monothéisme. Comme le rappelle L. Reibaud, Xénophane mentionne εἷς θεὸς ἔν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος (fragment 23, p. 40) ; il ne nie donc pas l'existence d'autres divinités. C'est pourquoi le mot θεός doit être traduit par « dieu » avec une minuscule. La traductrice des Belles Lettres se penche également sur d'autres réflexions de Xénophane que celles qui « l'ont fait passer pour un théologien révolutionnaire » (p. XXX), mais qui ne sont pas moins dignes d'intérêt : ainsi, elle considère que le fragment 25, où Xénophane affirme que son dieu ἀπάνευθε πόνοντο νόου φρονὶ πάντα κραδαίνει, montre le poète-philosophe « en accord, dans ce fragment, avec les traditions » (p. 47, note 99), puisque de nombreux passages des épopées homériques affirment « la facilité avec laquelle les dieux accomplissent toute action, sans jamais connaître la fatigue » (p. 46, note 97). D'autres interprétations ont néanmoins été proposées pour l'expression νόου φρονί : L. Reibaud traduit ces mots par « impulsion de la pensée » (p. 46) et affirme, à la suite de Kurt von Fritz, que le terme φρήν, contrairement à νόος, « est toujours lié au commencement potentiel ou effectif d'une action » (p. 46, note 98). Mais les difficultés d'interprétation posées par φρήν et l'existence de termes composés n'étant pas liés à la notion de « commencement potentiel ou effectif d'une action » nous incitent à considérer cette assertion comme trop catégorique (voir P. Chantraire, *DÉLG*, p. 1227-1228). Par conséquent, il nous semble que la traduction de Laetitia Reibaud devrait être atténuée, à l'exemple de la traduction anglaise de James H. Lesher : « by the thought of his mind » (J.H. Lesher, *Xenophanes of Colophon, Fragments*, Toronto, 1992, p. 106). D'autre part, L. Reibaud écrit, suivant K. von Fritz, que φρήν « désigne le “cœur” en tant que siège, physique et symbolique, des sentiments et de la pensée » (p. 46, note 98). Elle ne semble pas avoir connaissance de l'article de Stanley Ireland et F. L.D. Steel (« Φρένες as an anatomical organ in the work of Homer », dans *Glotta* 53, 1975, p. 183-195), qui consiste en une étude systématique de ce terme chez Homère. L'article ne donne pas de conclusion définitive, mais les deux auteurs rappellent que φρήν a été compris tantôt par « poumons », tantôt par « péricarde », tantôt par « diaphragme ». Chez ceux qui ont la tâche de traduire φρήν, le mot « cœur » n'est donc pas considéré comme la seule solution possible. Dans le fragment 34, Xénophane énonce l'impossibilité, pour l'être humain, d'accéder à une connaissance sûre ; dans le fragment 38, il met en évidence la relativité de la perception humaine. Laetitia Reibaud dresse un panorama des interprétations que les auteurs modernes ont données de ces fragments. En ce qui concerne la métrique et le vocabulaire de Xénophane, L. Reibaud les analyse en profondeur et présente de nombreux parallèles avec les œuvres homériques, de manière à discerner non seulement les formes morphologiques ioniennes ou épiques reprises à Homère, mais également les formules extraites telles quelles de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* ; elle met aussi en évidence les créations lexicales de Xénophane et son « goût prononcé pour les mots rares » (p. LXVII), un phénomène constaté essentiellement dans les fragments élé-

giaques. Enfin, sur le plan formel, l'auteur souligne l'importance des deux héritages littéraires de Xénophane, à savoir la poésie d'Homère et d'Hésiode, qui écrivaient en hexamètres, et la poésie élégiaque, représentée notamment par Mimnerne et par Archiloque. Mais selon Laetitia Reibaud, si Xénophane écrit en vers, c'est essentiellement dans le but « de toucher un large auditoire » (p. XXXIII), et non par proximité avec les idées des poètes précédents. Ainsi, comme on peut le constater, « il emploie paradoxalement les formules homériques pour parler contre Homère lui-même et lui opposer une pensée rationaliste » (p. XXXV). Dans cette édition, qui ne comprend pas d'apparat critique, le texte des fragments est généralement le même que celui qui figure dans les *Fragmente der Vorsokratiker* de Diels et Kranz ; l'auteur a cependant effectué quelques corrections, qui sont signalées et expliquées dans les notes de bas de page, Tout au long de ce livre, L. Reibaud se montre d'une grande prudence, ce qui l'amène parfois à présenter deux hypothèses contradictoires, provenant de deux auteurs différents, sans qu'elle-même ne prenne de position pour l'une ou pour l'autre. Ainsi, elle se réfère consécutivement à Elio Rindone, pour qui « Xénophane ne fait que souligner les incohérences des croyances populaires qui accompagnent la religion traditionnelle et forgent une idée non rigoureuse et illogique de la notion de divin » (p. XXXI), et à Daniel Babut, pour qui le poète de Colophon est « le premier qui ait songé à utiliser les armes de la philosophie naissante pour une critique systématique des valeurs traditionnelles ou des idées nouvelles » (p. XXXII ; D. Babut, « Sur la théologie de Xénophane », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 164, 1974, p. 440). Le lecteur est bien en peine de savoir si Laetitia Reibaud elle-même considère Xénophane comme un défenseur de ces valeurs traditionnelles, désireux de les débarrasser des idées incohérentes répandues par Homère et par Hésiode, ou au contraire comme un pourfendeur desdites valeurs. Mais comme elle le dit elle-même, « la question reste très difficile à résoudre » (p. XXXII). De manière analogue, si plusieurs philologues ont supposé que Xénophane avait été un « rhapsode itinérant » (p. XIV), ce qui l'aurait amené à déclamer lui-même les œuvres qu'il condamnait, L. Reibaud rappelle que « cela reste incertain » (p. XIV), car le témoignage de Diogène Laërce sur le métier de Xénophane peut être interprété de différentes manières. Le lecteur aura donc entre les mains une édition de fragments riche en commentaires, bien documentée et qui évite les hypothèses hasardeuses, aussi séduisantes soient-elles.

Julien DELHEZ

David ROSENBLOOM & John DAVIDSON (Ed.), *Greek Drama IV. Texts, Contexts, Performance*. Oxford, Aris & Phillips (Diff. Oxbow), 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, VIII-328 p., 2 fig. Prix : 48 £. ISBN 978-0-85668-870-6.

Présenté comme les actes du quatrième colloque (Victoria University of Wellington, Nouvelle-Zélande, 3-6 juillet 2007) de la série *Greek Drama* initiée en 1982 à l'Université de Sydney, cet ouvrage paru en 2012 sous la direction de D. Rosenbloom et de J. Davidson rassemble quatorze communications revues et retravaillées en profondeur par leur auteur pour la publication. Après une introduction solide sur le thème de ce volume consacré à la performance dans le théâtre grec antique avec une attention particulière pour Euripide, suit une brève présentation de